

Les mains liées derrière le dos et attachées aux ridelles de la charrette, le docteur Lajoy avait bien du mal à garder son équilibre. Les cordes lui entraient dans les chairs, mais ce n'était pas cette souffrance-là qui l'indisposait le plus. Ce qui le torturait, c'étaient les horribles crampes qui travaillaient les muscles de ses mollets et de ses cuisses, occupés à essayer d'absorber les cahots de la route. On le menait de Compiègne à Chantilly dont le château avait été transformé en prison. Trois heures s'étaient ainsi écoulées depuis le départ.

Ils étaient une quinzaine, soucieux comme lui de ne pas tomber. Parfois, une ornière plus importante les jetait les uns contre les autres. Ils murmuraient de vagues excuses mais reprenaient vite leur quête de l'équilibre. Deux prisonniers avaient renoncé et s'étaient allongés sur le plancher de la charrette, recouvert de paille, où ils étaient ballottés comme des paquets de linge sale. Les mains attachées au-dessus de la tête, leur position n'était pas plus confortable que celle de leurs compagnons d'infortune restés debout.

La carriole brinquebalante était entourée par un détachement de gendarmes. Une pauvre femme, traînant un gosse misérable, avait lancé, au passage des suspects :

— Alors, les aristos, on crâne moins aujourd'hui ?

Aristos ! Le docteur Lajoy regarda autour de lui. Pouvait-on vraiment les qualifier d'« aristos » ? Trois fermiers à qui on reprochait de ne pas s'être soumis avec assez de zèle aux réquisitions ; quatre boutiquiers accusés d'avoir spéculé sur la misère du peuple ; deux artisans qui ne savaient pas pourquoi ils étaient là ; deux hommes « à superflu » (selon l'expression de Saint-Just) dont le seul tort était de posséder quelque bien ; deux laboureurs et deux marchands forains soupçonnés de vol. Le seul véritable « aristo » de la journée était le marquis Le Gouy d'Arsy.

Le docteur Lajoy, pour sa part, était accusé de complot contre la République, accusation très grave et qui, selon la récente loi de Prairial, justifiait son transfert à Paris. Sa seule chance, c'était de rester suffisamment de temps à Chantilly pour retarder sa comparution devant le tribunal révolutionnaire de Fouquier-Tinville. « Retarder », en attendant quoi ? Il ne le savait pas. N'ayant aucun moyen d'infléchir son destin, il pouvait seulement essayer de survivre. Il s'abandonna aux cahots de la route en regardant la campagne qui, indifférente, se dorait sous le soleil de thermidor.

Depuis l'arrestation de son mari, le matin du 20 juillet 1794, Clémence errait dans la maison comme une âme en peine. Elle l'avait épousé en 1770 et ils ne s'étaient jamais quittés¹. Elle avait facilement renoncé à une vie d'aventure dont elle était quelque peu fatiguée. La paisible maison familiale de la rue des Domeliers, les Lajoy, grand-père et petits-fils, l'avaient séduite. La naissance de son premier enfant avait scellé un destin qu'elle n'avait jamais regretté.

Elle était très inquiète. L'accusation de complot portée contre Louis était grave. Presque instinctivement, elle se retrouva dans son bureau. Il lui semblait que c'était là qu'elle serait le plus proche de lui.

Ce bureau, le docteur Louis Lajoy le maintenait soigneusement dans le plus grand désordre : « Je ne peux pas travailler autrement », prétendait-il. Pourtant, il aurait certainement trouvé excessif le bouleversement que les gardes avaient laissé derrière eux après la perquisition. Elle allait essayer de mettre de l'ordre dans les affaires dispersées sans, pour une fois — et combien elle le regrettait ! —, encourir les reproches de son mari qui interdisait que l'on fit le ménage en dehors de sa présence.

Elle se rappelait le jour où elle était venue fouiller cette pièce pour y découvrir un message hypothétique. Son cœur avait battu quand Louis était revenu inopinément et l'avait prise en flagrant délit. Il lui avait avoué, par la suite, qu'il n'avait nullement été dupe de son excuse : « J'avais mal à la tête, docteur... » C'était tout ce qu'elle avait trouvé à dire sur le moment.

Avec un sourire attendri, elle regarda le bureau à cylindre sur lequel elle avait laissé les traces grasses de ses doigts quand elle l'avait exploré sans trouver la cachette secrète. Au fait, elle en connaissait maintenant le mécanisme. Elle le fit jouer machinalement.

Des feuillets y étaient soigneusement rangés. Louis ne lui en avait jamais parlé. C'était une indiscretion d'en prendre connaissance, mais les circonstances étaient exceptionnelles. Son mari lui avait été enlevé et elle ne savait quand elle le reverrait. Elle décida de lire ces pages où s'étalait sa belle écriture, un moyen en quelque sorte de renouer le fil rompu.

¹. Cf., du même auteur, *Crimes et faux-semblants*, éd. Viviane Hamy, 2000.

« 5 février 1779 :

Aujourd'hui, Grand-père est mort. Grand-père est mort... Écrirais-je cent fois cette phrase que mon esprit ne parviendrait quand même pas à en appréhender vraiment le sens. Comment imaginer que je n'entendrai plus son rire, que je ne serai plus sujet à ses taquineries, que je n'aurai plus avec lui ces conversations, ces disputes vivifiantes ? Combien de fois, en rentrant le soir, ne vais-je pas commencer à monter l'escalier qui mène à sa chambre pour lui raconter ma journée, lui demander un conseil concernant un cas épineux, m'accrocher avec lui sur les mérites respectifs de Rousseau et de Montesquieu ? Après quelques marches, la réalité me rejoindra : "Inutile d'aller plus avant, personne là-haut ne t'attend plus !"

Certains meurent après une longue maladie, dans d'atroces souffrances, des cris, des râles, des gémissements. On ne peut nier l'évidence de leur trépas, parfois attendu comme une délivrance. Tel ne fut pas le cas pour Grand-père. Comment croire qu'il est mort ?

Ses vieux amis Carbon, Boitel et Valensart étaient venus le voir. Il ne se déplaçait plus guère et restait allongé dans sa chambre, sur sa méridienne, entouré des soins attentifs de Prudence. Un cercle d'amitié s'était formé autour de lui. Les chamailleries habituelles sur des points de détail, les discussions familières pour savoir si tel fait s'était passé telle année plutôt que telle autre allaient bon train. Charles Lajoy avait lancé la conversation sur le dernier séjour de la Cour au château. Boitel et Carbon se chicanèrent sur des riens depuis un moment sans parvenir à se mettre d'accord. D'un même mouvement, ils se tournèrent vers Grand-père, pour demander son arbitrage, comme ils l'avaient toujours fait.

— Eh bien, Charles ! qu'en penses-tu ?

Le vieil homme ne répondit pas. Les yeux clos, la figure sereine, il était mort au milieu d'une de ces conversations qu'il appréciait tant. Les trois compères restèrent pétrifiés, déjà conscients du vide qui s'ouvrait devant eux.

C'est une mort magnifique, digne de la vie de cet honnête homme. À aucun moment il n'a connu la dégradation de cet esprit vif et pétillant qui le rendait à la fois si agaçant et si attachant.

Je ne peux en écrire davantage... Que vais-je faire sans lui ? »

Les larmes aux yeux, Clémence interrompit sa lecture. Elle aussi avait adoré ce vieillard qui l'avait aimée comme sa fille. Au moins avait-il terminé sa vie comme il l'avait souhaité, en vrai patriarche. Les feuillets sur les genoux, elle resta un long moment à évoquer ses souvenirs.

Elle était heureuse de lui avoir donné la joie de serrer sur son cœur ses arrière-petits-enfants : Émile, dont le prénom avait été choisi pour lui rappeler son cher « Jean-Jacques » ; Annette, qu'il avait surnommée son « petit oiseau ». Mort en 1779, il n'avait pas eu la joie de connaître leur troisième enfant, François né en 1785, « l'enfant de notre vieillesse », disait Louis en riant. Quant à Prudence, entrée chez eux comme servante, le vieil homme l'avait finalement épousée en 1771 et avait reconnu comme sien le fils de neuf ans avec lequel elle était arrivée dans la maison. « Les Lajoy », disait le vieux patriarche en parlant de sa parentèle, comme on disait « les Lorraine » ou « les Savoie ».

Malgré sa fatigue, Clémence reprit la lecture du journal qui, elle le comprenait, avait tenté de remplacer les conversations du soir désormais impossibles.

Pendant les années qui avaient suivi la mort de Charles Lajoy, Louis avait consigné, chaque soir, ses réflexions, des notations cliniques sur des cas intéressants, les événements familiaux, ses joies, ses peines. En feuilletant ces pages, Clémence revivait toutes ces années heureuses. Puis, on en arrivait à 1789. Le journal changeait de ton, devenait exclusivement politique.

Après un début enthousiaste où il relatait sa participation à la rédaction des cahiers de doléances pour les États généraux, l'auteur notait avec fierté son adhésion à la société des Amis de la Constitution et son élection à la Municipalité. Mais très vite, au fil des pages, le ton devenait désabusé. Louis constatait avec amertume l'ascension irrésistible de Bertrand-Quinquet, jacobin enragé et anticlérical, aux dépens des nobles libéraux et des notables modérés.

Après la fuite du roi à Varennes, le désarroi s'installait puis le dégoût devant les massacres dans les prisons en septembre 1792 et la mort du roi en 1793. L'écœurement atteignait son comble quand Compiègne était devenue Marat-sur-Oise, le 22 novembre 1793.

« J'avais commencé ce journal, écrivait Louis, comme une continuation de mes conversations avec Grand-père. Qu'aurions-nous à nous dire aujourd'hui, en voyant à quels désastres a abouti l'application des idées qui nous étaient chères ? Où est la "liberté" des suspects arrêtés sans motif, l'"égalité" dans une France livrée aux profiteurs, la "fraternité" quand les dénonciations sont devenues monnaie courante ? Robespierre, ce charlatan poudré, se dit l'héritier de Rousseau. Qu'en aurait pensé Grand-père ? »

Le journal s'arrêtait là. Heureusement, les hommes de Lecoubrautin ne l'avaient pas trouvé. En vivant auprès de lui, Clémence avait suivi les progrès du désespoir qui avait peu à

peu gagné son mari, désespoir accentué aussi par Émile, son fils, qui, gagné aux idées révolutionnaires, se faisait le porte-parole des positions les plus radicales et les plus outrancières, avec la fougue et le manque de discernement habituels à la jeunesse.

Et maintenant, cet homme de bien était arrêté et roulait peut-être vers la guillotine. Jusqu'à son retour, car elle ne voulait même pas envisager l'idée de ne plus le revoir, elle ne serait plus elle-même.

Que d'événements depuis deux mois ! Ils avaient bouleversé sa vie et celle de sa famille. Des visages passaient devant ses yeux : Céleste Vazille, Bertrand-Quinquet, Le Calvert, la famille de Beaulincourt, le Père Antoine, Philippot, Lecoubrautin, tous avaient tenu leur rôle dans l'enchaînement de meurtres, d'arrestations et de dénonciations qui l'avaient finalement séparée de son mari...